

Y a-t-il encore *P* des Originaux au Louvre ?

par URBAIN GOHIER

Les **Allemands** *chez nous.*

L'ŒUVRE

TOUS LES JEUDIS

8^e ANNÉE — N^o 38

21 Septembre 1911

LE N^o 25 CENTIMES 220, *Fg St-Honoré (8^e)* PAR AN : 10 FRANCS

80 P. 2884

DEMANDEZ PARTOUT

Le Bottin du Favoritisme

avec une préface de

T. STEEG

Ministre de l'Instruction Publique

Ce volume, dû à la collaboration de nombreux fonctionnaires de toutes les administrations, contient les listes de toutes les nominations irrégulières et scandaleuses faites par les ministres au profit de leurs créatures. C'est

Le Gotha de l'Arrivisme

Ce livre, qui ne contient que des noms, des dates, des chiffres et des statistiques, n'aura pas seulement un très grand succès parmi les fonctionnaires ; c'est le plus accablant des réquisitoires que l'on ait dressé jusqu'à ce jour contre le régime de fraude, de pillage et d'anarchie qu'est devenue la présente république.

Demander chez tous les Libraires et dans
tous les Kiosques :

LE BOTTIN du Favoritisme

Les Quatre premiers Fascicules :

Prix : 1 fr. 25

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je, soussigné (nom, prénom)
(adresse)

déclare m'abonner pour un an⁽¹⁾, pour six mois⁽²⁾ à L'ŒUVRE à dater du

Ci-joint le montant de l'abonnement : **dix francs⁽¹⁾, six francs⁽¹⁾.**

Veuillez faire percevoir le montant de l'abonnement : **dix francs⁽¹⁾, six francs⁽¹⁾.**

SIGNATURE :

(1) Biffer l'une ou l'autre de ces indications.

Déclarer en suivant le pointillé et adresser ce bulletin à l'Administrateur de L'ŒUVRE, 220, F^e St-Honoré, Paris (8^e)

Je souscris à exemplaires du volume Où Allons-nous ?
et prie l'Œuvre de m'en faire l'expédition contre remboursement, dès qu'il
sera paru.

SIGNATURE :

ADRESSE

Prix de l'exemplaire : **5 fr.**

Détacher en suivant le pointillé et envoyer à l'Administrateur de l'Œuvre, 220, faubourg Saint-Honoré, Paris (8^e).

Don 61500

Y a-t-il encore des Originaux au Louvre ?

par URBAIN GOHIER



Le voleur de la *Joconde* court toujours, comme l'assassin de l'impasse Ronsin. Les détracteurs de l'autorité reprochent à M. Lépine, préfet de police, de ne pas arrêter ces deux criminels alors qu'il a tout de suite arrêté Rochette; mais le préfet avait de solides raisons pour arrêter Rochette, et il a certainement de bons motifs pour ne trouver ni l'assassin du peintre Steinheil, ni le voleur de la *Joconde*.

A-t-on jamais inquiété l'assassin de Syveton? l'assassin de Labori? l'assassin du préfet Barrême? Il n'y aurait plus de gouvernement possible si le « fait du Prince » ne couvrait tout.

Quand le voleur de la *Joconde* aura fini de courir, il se reposera dans la rédaction

de quelque journal « bien parisien ». Il écrira ses souvenirs; il publiera des romans vécus; il aura les honneurs de la grande réclame, de la seule réclame gratuite qui subsiste; les directeurs et les éditeurs le couvriront d'or.

On connaissait déjà trois ou quatre procédés de lancement littéraire; c'en est un nouveau.

Le plus banal, dans la presse comme au théâtre, consiste à payer, tout crûment; à payer soi-même quand on en a les moyens; à faire payer par une vieille dame ou par un protecteur intime, quand on n'est riche que de ses attraits personnels.

Ou bien à montrer son derrière et le reste de sa peau dans tous les music-halls de France et de Navarre en des pantomimes érotiques.

Ou bien à étaler bruyamment des amours homosexuelles.

Désormais, une autre voie s'ouvre aux jeunes talents; on devient un écrivain « fameux », un journaliste en vedette, un romancier à la mode par le vol et par le recel.

Nous voyons très bien, sans recourir aux somnambules, le voleur de la *Joconde* installé dans le fumoir d'un de ces confrères « parisiens » qui nous arrivent

de Kiew, de Salonique ou de Frankfurt-am-Mayn pour régenter la conscience et l'opinion françaises. Le voleur et le receleur tirent des plans, calculent s'il sera plus avantageux de restituer le butin pour toucher les « primes au vol » offertes de divers côtés, ou d'entrer en pourparlers avec les collectionneurs américains.

Finalement, ils prendront le meilleur parti, qui est de fabriquer trois ou quatre exemplaires « authentiques » de la *Joconde*, d'en vendre un au Louvre et les autres en Amérique.

Il en sera de la *Joconde* comme du chef de Saint-Martin. Il existera, de par le monde, quatre ou cinq *Jocondes* entre lesquelles nul expert ne pourra décider, ou qui auront chacune l'attestation de cent experts. Le *Cri de Paris* de M. Abraham Ephraïm, qui est renseigné de première main sur les opérations de la brocante juive, répète que la vraie *Joconde* a déjà été volée en 1910 et que la *Joconde* volée le mois dernier n'était qu'une copie. Dans trois mois, les copies de même valeur inonderont le marché.

Nous avons donné au Grand Guignol, Jean Drault et moi, en 1909, une petite comédie intitulée *Le Jeu de l'Amour et des Beaux-Arts* qui expliquait le mécanisme de ces trafics. Des ministres besogneux, des fonctionnaires mal payés, des attachés

de cabinet recrutés dans les brasseries, des Juifs partout, et le pillage est fatal.

Tout le patrimoine national est mis à sac. De même que le milliard des Congréations a fondu entre les griffes des Juifs marchands de biens, le prodigieux trésor artistique de nos cathédrales et de nos églises a disparu entre les griffes des Juifs brocanteurs, les richesses de nos Musées disparaissent chez les Juifs voleurs et receleurs.

La thèse du *Cri de Paris* quant à la *Joconde* est vraisemblable, et il faut l'étendre à tout le contenu du Louvre. L'affaire Apollinaire-Krowstowsky prouve qu'on déménageait du Louvre ce qu'on voulait. Le privilège octroyé par M. Armand Fallières, ministre de l'Instruction publique, au photographe Braun, permet de décrocher, de manipuler, d'emporter, de faire voyager les tableaux. Si on a fini par voler publiquement la *Joconde* n° 2, après avoir volé secrètement la *Joconde* n° 1, nul doute qu'on n'ait commencé par d'autres œuvres moins en évidence. Admettons qu'il reste au Louvre un certain nombre d'originaux authentiques ; mais attendons-nous à découvrir qu'une mul-

— 6 —

titude d'originaux ont été remplacés par des copies.

Dans le mobilier national, ce fut le sort des belles pièces historiques. Les bureaux de Colbert, les lits de Marie-Antoinette, les pendules de Louis XV ou de Napoléon parcourent les Amériques ; de temps en temps, on en retrouve ici un échantillon, à la vente de quelque catin. Il n'y a pas de raison pour que les tableaux n'aient pas eu le même sort ; et ceux qui ne l'ont pas eu l'auront.

Un Juif, un marchand de fausses tiaras, Salo. Reinach, est à la tête du Musée de Saint-Germain ; un Juif, Berr de Turique, dirige le service des monuments historiques ; des Juifs emplissent les commissions, les administrations dont dépendent les collections nationales. Et vous voudriez que la France en conservât quelque chose ?

Même s'ils étaient honnêtes, ces hommes se soucieraient de notre patrimoine comme je me soucie de la harpe du roi David et des bagues de Salomon. Quand ils s'aperçoivent qu'un meuble ou qu'un tableau original a été remplacé mystérieusement par une copie, pourquoi se feraient-ils du mauvais sang ? « Tout le monde y gagne, disent-ils : l'acheteur américain qui enrichit sa collection, le receleur juif qui a fait une fructueuse opération... et les

— 7 —

Français qui acquièrent une pièce neuve, solide, bien conditionnée, à la place d'un vieux débris. »

Très drôle, n'est-ce pas?

Dévalisés et bafoués, les Français ont ce qu'ils méritent.

URBAIN GOHIER.

L'Affiche de l'Œuvre

MOUSSU FALLIÈRES S'AMUSE

Notre affiche représente M. Fallières conformément assis dans un large fauteuil, au coin du feu. Il s'est mis à l'aise, il lit et il rit; il rit même à ventre déboutonné; il rit de si bon cœur que, par sympathie, la tête de la République, sur la cheminée, s'esclaffe pareillement et se penche, curieuse, vers l'opuscule que feuillette le joyeux vieillard.

Que lit-il donc pour rire si fort?

Vous l'avez deviné: Moussu Fallières lit la cinquantième édition de notre brochure le Président, son fils et Lanes, par Gustave Téry et Robert de Jouvenel. Au-dessous de l'image s'inscrit cette légende: « Les imbéciles ne lisent pas l'ŒUVRE... » Puisque M. Fallières lit l'ŒUVRE, vous voyez qu'il devient impossible de mettre en doute la finesse et la vivacité de son auguste intelligence...

Nous tenons cette affiche, composée par un de nos plus spirituels artistes, à la disposition de nos lecteurs qui voudront bien nous la demander. (Joindre un franc à la demande pour frais d'expédition.)

La Défense française :

LE RÉVEIL

PAR

URBAIN GOHIER



Garder une patrie,
Refaire un peuple.

Voici le livre que nous attendions, et c'est Urbain Gohier qui devait l'écrire. *Le Réveil!* Consciente des hontes du « régime abject » et des périls extérieurs, la France se réveille, se ressaisit, se retrouve !

Dans ce livre vigoureux et bienfaisant, Urbain Gohier étudie la question juive, telle que les derniers événements l'ont posée. Nous n'avons pas besoin d'apprendre aux lecteurs de l'Œuvre avec quelle fougue, quelle ápreté, quelle juste et terrible ironie, Urbain Gohier mène campagne contre Israël. Cette campagne, il la poursuit ici avec plus d'ardeur que jamais.

Mais *le Réveil* n'est pas seulement une œuvre de polémique. Sur la couverture, le sous-titre : *Garder une patrie, refaire un peuple* est un programme, qu'Urbain Gohier expose et développe magnifiquement.

Or, dès la préface, l'auteur proclame que ce programme est... nationaliste!

Gohier nationaliste ! Qui nous eût dit, il y a dix ans, que nous pourrions un jour allier ces deux mots ? On verra pourtant, en lisant *le Réveil*, que nous n'avons aucune raison d'en être surpris. Comme nous, Gohier fut un instant la dupe d'apparences vaines ; mais l'instant fut très court, et, si Gohier publie aujourd'hui *le Réveil*, il n'a pas attendu jusqu'à ce jour pour s'éveiller à la vérité. Il nous la dit, telle qu'il la voit, avec sa sincérité coutumière, et l'on a plaisir à la regarder par ses yeux.

Le Réveil sera certainement notre meilleure publication de propagande ; aussi nous sommes-nous efforcés, au prix d'un réel sacrifice, d'en assurer la plus large diffusion. *Le Réveil* est un fort volume de 340 pages ; il est pareil aux livres que l'on vend 3 fr. 50 en librairie. Mais pour qu'il pût être mis dans un plus grand nombre de mains, nous en avons réduit le prix à **1 fr. 25.**

C'est dire que nous sommes certains d'avance de ne réaliser aucun bénéfice sur la vente. Mais si nos abonnés, si les ligueurs de la *Défense française*, si tous nos lecteurs et

amis prêtent le concours qu'ils doivent à une œuvre qui nous est commune, l'auteur et l'éditeur s'estimeront suffisamment payés de leurs peines.

Nos amis voudront bien se rappeler qu'en dehors de l'*Oeuvre*, nous ne disposons d'aucun moyen de publicité. Nul n'ignore comment les petits auteurs juifs excellent à lancer leur marchandise littéraire. La méthode ne diffère pas de celle qu'on emploie pour imposer à l'attention un cacao ou un purgatif. Des échos payés, des articles payés recrutent rapidement une clientèle parmi les badauds et les imbéciles.

Pour nous, rien de tel. Nos ressources ne nous permettent pas de faire insérer dans les grands quotidiens des éloges et des épithètes à 25 francs la ligne. D'ailleurs, même si nous pouvions recourir à ce genre de publicité, nous n'y consentirions point, par dignité, par pudeur.

Nous sommes naïvement fiers de rester parmi les derniers écrivains, qui ne veulent devoir leur succès qu'à l'intérêt de leurs écrits. Mais plus nous méprisons la réclame bruyante et menteuse, plus il nous est permis de compter sur l'aide des amis, qui ont compris notre dessein, pour atteindre le grand public, — celui qu'il faut éclairer et convaincre, si nous voulons faire œuvre qui dure.

A ces amis, nous avons le droit de dire :
— Quand paraît un livre comme *le Réveil*,

il ne suffit pas de l'acheter, il ne suffit pas de le lire et de le mettre dans sa bibliothèque, même à une place d'honneur. Pour qu'il produise le maximum d'effet utile, il faut le faire lire autour de soi, le faire envoyer aux personnes qu'il a chance d'instruire ; il faut, dans les conversations mondaines, signaler l'ouvrage et en dire, non pas seulement le mérite littéraire, mais l'intérêt social, la valeur de propagande.

Soyez sûr que si la personne à qui vous vous adressez n'est pas dénuée de toute intelligence — et si elle l'était, nous serions vraiment étonnés qu'elle comptât au nombre de vos amis, — elle se « réveillera », après avoir lu le livre de Gohier, comme toute la France aujourd'hui se réveille !

Le livre d'Urbain Gohier, " LE RÉVEIL ", paraîtra la semaine prochaine. En nous le demandant dès aujourd'hui à L'ŒUVRE, 220, faubourg Saint-Honoré, on le recevra le jour même où il sera mis en vente. L'ŒUVRE envoie le volume franco pour 1 fr. 50.

L'ŒUVRE dit tout ce que ne disent pas les autres.

L'ŒUVRE est le seul journal qui ne soit relié à rien par aucun fil.

L'ŒUVRE ne dit jamais d'injures ; la vérité lui suffit.

L'ŒUVRE est le supplément indispensable de tous les journaux, quels qu'ils soient.

Les imbéciles ne lisent pas *L'ŒUVRE*.



L'Invasion allemande

❖ ❖ ❖

— Prenez garde à votre argent !

C'est un conseil qu'il faut donner avec discréption à ceux de nos amis qui ont quelques économies, mais, à cette heure, *il faut* le donner. La leçon qui se dégage du conflit franco-allemand, ne saurait être perdue. Essayons de la préciser.

D'abord, nous l'avons échappé belle. Ce n'est un mystère pour personne que le plus clair de notre or coule à l'étranger. L'année dernière, à pareille époque, c'est-à-dire à un moment où rien ne troubloit les relations internationales, nous avons montré comment et pourquoi cette exportation des capitaux français était l'œuvre de nos grands établissements de crédit.

Ajoutez que nombre de riches Français, redoutant l'impôt sur le revenu, recherchent les combinaisons qui leur permettent d'échapper au fisc, en portant leur fortune aux banques suisses. De Suisse, l'argent passe en Allemagne : c'est grâce à notre concours financier, conscient ou inconscient, que l'industrie et le commerce germaniques ont pris depuis une vingtaine d'années un si prodigieux et si menaçant essor.

Supposez que les négociations en cours n'aient

pas trainé en longueur et que la guerre ait éclaté comme un coup de tonnerre dans un ciel serein : il était impossible de faire rentrer les capitaux français et les banques suisses sautaient ; par contre-coup, nous avions tout lieu d'appréhender un krach, ou, tout au moins, nos établissements de crédit étaient fort éprouvés.

Par bonheur, on a eu le temps de réfléchir et de « sauver les meubles » ; dans la mesure où il a été possible, le retrait de nos capitaux accumulés dans les caisses allemandes eut la conséquence contraire : au lieu d'éclater à Paris, la crise s'est produite à Berlin.

Ce n'est pas à dire d'ailleurs que nous sommes absolument sûrs de l'éviter. Si l'aventure marocaine tourne mal, on s'empressera de courir aux guichets du *Crédit Lyonnais*, du *Comptoir d'Escompte* ou de la *Société Générale*. En cas de guerre, tous éprouveraient le même besoin de mettre leur argent en lieu plus sûr, et, si tous les déposants s'avisaient à la fois de se faire rembourser leurs fonds, il est trop certain que les établissements de crédit seraient incapables de les restituer.

Comme leur nom l'indique, ces établissements de « crédit » ne vivent que de la confiance qu'ils réussissent à inspirer, et, pour la plus large part, leur « crédit » est fait de *bluff*. Mais n'en va-t-il pas de même pour tout ce qui touche à la finance ? L'argent lui-même n'a qu'une valeur fiduciaire ; le pire aigrefin ne ment pas plus que la plus honnête pièce de cent sous. Et, tout compte fait, l'on n'est pas encore arrivé à savoir si nos établissements de crédit, en spéculant sur

leurs dépôts, jouaient en France un rôle bien-faisant ou néfaste.

Toujours est-il que les gens prudents commencent à prendre des précautions. Une certaine inquiétude s'est manifestée ces jours-ci. Ecoutez le chroniqueur financier du *Temps* : « L'argent est devenu rare et par conséquent très cher pour les reports et pour les escomptes des effets sur l'étranger. » C'est exact : l'argent était si « cher » à la fin de la semaine, qu'on ne le prêtait plus qu'à 7 %. Et pour ceux qui sont habitués à prendre la température de la Bourse, ce taux très élevé décèle un mouvement de fièvre.

Il est grand temps d'en finir avec cette exaspérante, imbécile et honteuse question du Maroc : sinon, gare la panique et les catastrophes !

Sous le titre : le *Conflit franco-allemand et ses enseignements*, je trouve dans la *Revue Financière*, dont j'ignore les attaches, ces réflexions qui me paraissent judicieuses :

La grande presse ne sait pas tout cela ou semble l'ignorer. Qu'elle ait jugé opportun, utile, réconfortant de saisir et fixer la faiblesse financière germanique, cela est bien.

Avant qu'elle retire un rendement suffisant de ses innombrables et puissantes entreprises, avant qu'elle soit à même de réserver un superflu monétaire à une politique de prêts internationaux, l'Allemagne aura, encore souvent, besoin des capitaux français et de l'assistance de nos grands financiers.

C'est cela, sans doute, que les grands quotidiens ont cherché à préciser, en montrant la soudaine restriction du crédit allemand — en pleine période de conflit, tout

au moins diplomatique — la faiblesse des ressources financières, l'insuffisance monétaire, le besoin d'une politique calme et sans à coups — et, surtout, l'importance de la collaboration de nos capitaux.

Cette fois, nos voisins, du moins ceux qui ne sont pas aveuglés par la folie guerrière, devront reconnaître qu'une évolution plus forte que les traditions, les partis pris et les haines, a modifié le système des rapports réels des nations entre elles. Ce système d'intérêts communs a enchevêtré leur mode d'existence à un tel point que, toutes, ont besoin les unes des autres. Une tension plus vive que de coutume entre deux ennemis habituelles a, déjà, des conséquences déplorables. Une lutte guerrière aurait des résultats incalculables pour les belligérantes comme pour les neutres. Ce qui prouve que, même entre ennemis, nous sommes devenus solidaires : nous avons besoin les uns des autres.

Ici, de bons apôtres demandent :

— Pourquoi cette solidarité ne serait-elle pas reconnue officiellement ? L'Allemagne voudrait obtenir l'admission de ses valeurs sur le marché français ; on dit même que c'est une des principales questions que discute en ce moment notre diplomatie. Quel inconvénient sérieux y aurait-il à laisser coter en Bourse les titres allemands ?



La Bataille syndicaliste n'en voit pas. Et nous devons convenir que, si l'on fait la part de l'esprit de parti, le tableau qu'elle nous trace de la situation financière ne manque ni de clarté ni de finesse :

L'Allemagne a une industrie extrêmement développée, mais des ressources médiocres en numéraire. La France, au contraire, dont l'industrie est médiocre, dispose d'un formidable capital.

Les bourgeois français ne placent pas leur argent

dans les entreprises françaises : ils le prétent complaisamment à l'étranger. Les multiples emprunts argentins, brésiliens, bulgares, chinois, égyptiens, haïtiens, grecs, japonais, serbes, russes, etc., enlèvent au bas de laine national de nombreux milliards chaque année. Surtout les emprunts russes, puisqu'ils ont pompé environ treize beaux milliards de notre épargne...

Mais l'Allemagne ? — L'Allemagne, elle, n'a pas accès au marché français. Elle a pourtant besoin de fonds, de ce qu'on appelle pratiquement, en termes de Bourse, l'« argent frais ». Elle en trouve. Horreur ! notre ennemi héréditaire les trouve chez nous !

Des centaines de millions prennent chaque année la route de Berlin pour alimenter l'industrie ennemie. Notre épargne féconde la prospérité de nos adversaires ; notre argent sert à fondre les canons qui massaceront nos soldats !

Seulement, pour se rendre outre-Rhin, ils empruntent un chemin indirect. Ce n'est pas le public français qui favorise l'Allemagne, ce sont les grandes banques françaises dont le patriotisme est incommensurable.

Les choses se passent simplement, élégamment presque. Un petit bourgeois dépose au *Crédit Lyonnais*, par exemple, ses économies. Celui-ci lui sert 1 1/2 ou 2 % ; la grande banque s'en sert pour sauver le tsarisme, pour introduire la civilisation au Brésil ou pour avancer à la Bulgarie le prix des canons qu'elle achète à l'Autriche. Mais, si elle n'a pas de meilleur emploi, elle le prête aux industriels allemands à raison de 6 %, sans compter la petite commission qui est de rigueur. Le bénéfice est coquet.

C'est ainsi que des millions ont passé déjà la frontière. La grande banque se réjouit de ces excellents placements.

Supposons pourtant une minute que les valeurs industrielles allemandes soient introduites sur le marché de Paris. Les bourgeois patriotes de 1911 n'hésiteraient pas plus à en acheter que ceux de 1899 à placer leurs fonds en *Consolidés* anglais en pleine crise de Fachoda !

Il n'y aurait pas un sou français de plus au delà de la frontière. Seulement, par suite de l'offre directe à nos

rentiers, les grandes banques qui nous gouvernent perdraient leur monopole de fait — et leurs bénéfices.

Voilà pourquoi la haute finance ne veut pas de l'introduction des valeurs allemandes. L'oligarchie financière veut bien qu'on prête de l'argent français à nos ennemis, mais seulement en passant par ses mains. Toute autre combinaison serait, paraît-il, antipatriotique, et voilà pourquoi la presse est invitée à protester.

Il y a du vrai dans cette ironique diatribe. L'admission des valeurs sur le marché français ne changerait peut-être pas grand chose à la situation : elle ne ferait guère que la consacrer. C'est à peine si elle nous rendrait plus sensible une conquête économique commencée depuis longtemps déjà.

Car l'Allemagne s'applique et réussit à capturer de toutes manières nos forces vives. C'est notre argent qui subventionne son industrie ; mais les produits de cette industrie, c'est nous qui les consommons. Indolente et distraite, la France se trouve réduite au rôle de prêteuse, et l'on commence à s'apercevoir que l'abondance du numéraire, dont elle s'enorgueillit, n'est peut-être plus un signe de prospérité, ni même une preuve de richesse. N'allons-nous pas revivre l'histoire de l'Espagne ?

La plus redoutable invasion n'est pas celle dont nous avons souffert il y a quarante ans et que demain peut-être nous aurons encore à déplorer. Il en est une autre, lente, sournoise, insensible, qui se poursuit dans l'ombre, et qui, peu à peu, nous enveloppe, nous paralyse et nous annihile.

Partout où il y a quelque chose à faire,

l'Allemagne substitue son activité à la nôtre, et ce n'est plus seulement à l'étranger, que s'opère cette substitution, mais chez nous, sur notre territoire. Est-il besoin de rappeler les exemples cités dans l'*Oeuvre*, bien avant le conflit actuel ? Qu'y avait-il sous le scandale de la Shanga, sinon une manœuvre allemande ? De même, n'a-t-on pas failli livrer les mines de l'Ouenza à un consortium de financiers inféodé à la maison Krupp ? Allez faire un tour dans la circonscription de M. Chéron : vous y trouverez des mines exploitées par une société allemande. C'est une société allemande, qui, présentement, monte à Segré une gigantesque entreprise métallurgique. Et n'est-ce pas encore — ça, c'est le comble ! — une société allemande qui fabrique le coton poudre et les explosifs nécessaires à notre défense nationale ? (1)

Je cite ces faits au hasard du souvenir. Une enquête méthodique (que nous ferons) nous permettrait de les multiplier. Ne faut-il pas y voir autant de symptômes de faiblesse et de décadence ?

Déjà, en face de l'Allemagne, nous ne vivons plus que d'une existence chétive et subordonnée. Nous lui fournissons bénévolement les moyens de nous ruiner ; elle s'enrichit à nos dépens, en attendant qu'elle puisse se passer de nous. Et alors, c'est que nous n'existerons plus....

Un jour ou l'autre, la guerre viendra. Si ce n'est pas le « coup d'Agadir » qui la fait éclater demain, une autre cause occasionnelle après-

(1) En feuilletant la collection des deux dernières années de l'*Oeuvre*, on trouvera de nombreux détails sur tous ces faits, qui n'ont jamais été et qui ne pouvaient pas être démentis.

demain mettra le feu aux poudres. Tous les esprits clairvoyants regardent la conflagration comme fatale. Et ce n'est point que l'Allemagne ait besoin de nous accabler une seconde fois pour nous réduire plus complètement à sa merci : elle n'a aucun intérêt à meurtrir une proie dont elle dispose si librement. Mais entre l'Angleterre et l'Allemagne, le choc est inévitable, et il n'est que trop aisément de le prévoir : c'est nous qui ferons les frais de la lutte.

Nous est-il permis de croire que cette lutte a encore quelque chance de tourner à notre avantage, et que la France, libérée de l'étreinte germanique, pourrait redevenir elle-même, retrouver dans la victoire son indépendance, sa force et sa grandeur perdues ?

Dans ce cas, il ne faudrait plus redouter la guerre comme un fléau, mais l'attendre comme une renaissance.

Ce sont là, il est vrai, des perspectives si hasardeuses qu'on n'ose y arrêter son regard. Entre les horreurs de la guerre et les hontes du « régime abject », on préfère laisser au destin le soin de choisir...

LE PROLÉTAIRE CONSCIENT.

Nous continuons à faire le service gratuit de *L'ŒUVRE* aux adresses dont nos abonnés ont bien voulu nous donner la liste. Ce sont pour nous de gros frais, mais si nos nouveaux lecteurs trouvent que nous faisons une besogne intéressante et utile, nous comptons qu'ils voudront bien souscrire un abonnement.

L'abonnement est le seul moyen de nous soutenir et d'étendre notre propagande.

Nous n'avons pas, nous ne voulons pas avoir d'autres ressources.



L'INVASION :

Visions d'Orient

Sur le pas des portes, réunies en groupes bruyants et véhéments, les femmes discutent dans une langue bizarre et échangent d'étranges marchandises contre des monnaies cosmopolites.

Elles sont vêtues d'oripeaux éclatants et sordides, d'étoffes achetées, il y a bien longtemps, au hasard des voyages, dans les bazars tunisiens ou à la foire de Nijni-Novgorod, dans les faubourgs de Trieste ou au marché aux puces de Saint-Ouen.

Suivant leur âge, le graphique qui donnerait la courbe de leur nez passerait, d'une inflexion légère et presque gracieuse pour les très jeunes, au bec d'oiseau de proie pour les très vieilles. Les premières ont le teint cuivré, alezan clair; les vieilles squaws ont des figures reliées en vieux cuir raccorni, grisâtre, extrêmement sale. A tout âge, leurs chevelures évoquent l'image des ailes des corbeaux : par la couleur d'un noir bleuté, par la disposition en deux plaques symétriques, par le luisant que leur donne la graisse odorante dont ils sont enduits.

Ces dames, en parlant, agitent devant leurs visages des mains aux doigts aquilins comme leurs nez, recourbés comme des griffes.

Dans le ruisseau est répandue une marmaille abondante, pouilleuse, loqueteuse, qui ne crie pas, qui ne joue pas, qui ne rit pas comme nos enfants français... On palabre en vue de spéculations sur de vieux bouchons périmés, sur des écailles d'huîtres démonétisées; aussi, parfois, sur

dès articles plus précieux, dont l'origine est moins avouable, sur des dépouilles opimes provenant d'une razzia effectuée à l'étalage d'un marchand goy.

Les transactions ont lieu dans un idiome rauque et rocailleux. Mais si un étranger (oui, un étranger) vient à passer par là, ces chérubins montrent immédiatement qu'ils possèdent un vernis de culture occidentale. Leur premier salut se formule ainsi :

— Sale Français!

Et, si le besoin s'en fait sentir, ils insistent, dans une langue très pure, presque sans accent :

— Cochon! Sale cochon!

Pour que l'interpellé ne puisse ignorer qu'on s'adresse bien à lui, on projette sur son pantalon, à pleines mains, la boue du ruisseau et les écailles d'huîtres. Si ces enfants ne peuvent atteindre jusqu'à la figure de l'intrus, il ne faut pas leur en vouloir. Ils sont encore petits.

Mais ils grandiront...

La rue a une couleur locale intense : des boucheries, où les viandes sont dépecées par l'officier suivant le rite donné sur le mont Sinaï, arborent des enseignes dont les caractères sont certainement identiques à ceux qui furent employés pour le menu du festin de Balthazar : « Mane, Thecel, Pharès. »

Des restaurants, dont les volets peints de couleurs criardes sont clos hermétiquement, laissent entrer par leur porte entr'ouverte des espèces de conspirateurs aux allures inquiètes et inquiétantes, et laissent sortir des odeurs, qui enlèveraient défi-

nitivement tout appétit aux habitués les plus déterminés de nos Prix-Fixe à 25 sous le repas.

Ces odeurs se mêlent, dans la rue à un affreux parfum de nard et de musc qui s'exhale de salons de coiffures très levantins.

Dans les locaux autrefois aménagés pour le commerce, aux rez-de-chaussée des maisons désertées par la population autochtone, des hommes aux dos courbés tiennent des conciliabules furtifs. Ils sont vêtus de houppelandes crasseuses, de lévitès surannées, de caftans dont nos chiffonniers ne voudraient pas ; ils sont coiffés de fez, de bonnets, de casquettes ; ils marchent sans faire de bruit.

Je ne vous conseille pas de vous arrêter pour les regarder ; il n'y a pas de police pour vous protéger.

Et d'ailleurs, ils sont chez eux.

En effet, vous n'êtes pas à Odessa, malgré toute apparence. Vous êtes au cœur de Paris, dans le quartier Saint-Gervais ; vous êtes à deux pas de l'Hôtel-de-Ville.

Vous voyez bien que vous n'êtes pas chez vous. Par conséquent, conduisez-vous en invité discret ; rasez les murs et ne vous faites pas remarquer.

D'où viennent-ils ?

Ma foi, au premier abord, on pourrait croire que cette aimable population est hétéroclite. On pourrait croire qu'en ce quartier hospitalier se sont réfugiés tous les nihilistes expulsés de Russie, tous les émigrés de la péninsule balkanique, tous les évadés des bagnes allemands, chinois et polynésiens, tous les Peaux-Rouges en rupture de ca-

lumet, tous les apaches proscrits, toutes les femmes sioules du Far-West.

Mais à y regarder de près, on constate une harmonie fraternelle, un accord touchant, une fusion, une homogénéité, qui prouvent que tous ces individus sont de la même race. C'est, ma foi, la tour de Babel à rebours; les caravanes venues de la Turquie d'Asie ou des bords du Danube opèrent ici leur fusion avec les troupeaux polonais; sans s'être jamais vus, on se reconnaît à vue de nez (dans le sens propre du terme) ou plutôt à l'odeur (dans l'autre sens du terme)... et on se met de suite à parler la même langue.

Généreusement, sans compter, on met en commun les vermines variées qui se multiplient sous les divers climats du monde... Je vous promets que ça constitue un capital social assez imposant; suffisant, en tout cas, pour paraître redoutable aux occupants primitifs de la région et pour les mettre en fuite.

Et, dans le quadrilatère compris entre la rue Vieille-du-Temple, la rue de Rivoli, la rue Malher et la rue des Francs-Bourgeois, on se trouve ainsi chez soi. On a installé un Etat dans l'Etat; du moins un petit Orient, qui est placé sous la protection du Grand-Orient.

Que font-ils? De quoi vivent-ils?

En voilà, des questions!... Vous savez bien qu'à Paris on se débrouille toujours, à condition de n'être ni parisien ni provincial. Les habitants du quartier Saint-Gervais ont d'abord droit, dès leur arrivée, à une subvention dite de premier établissement, au jeton de présence que le Bon Riche ne refuse jamais au pauvre Lazare (la caisse se trouve rue Laffitte).

Et cette subvention suffit généralement pour monter un petit commerce. Il existe divers négociés, dont le monopole est réservé aux habitants du

quartier Saint-Gervais: le trafic des cartes pour les bals de l'Hôtel de Ville, des cartes pour la Revue du 14 Juillet, des cartes de pesage pour les courses et pour les représentations privées... Quand une voix discrète, s'insinuant dans votre oreille, vous offre dans une langue barbare un objet qui n'est pas dans le commerce, vous pouvez être certain, avant même d'avoir regardé le tentateur, que c'est un habitant du quartier Saint-Gervais.

Ces conquérants rôdent autour de la Bourse, rôdent autour des théâtres, rôdent autour des magasins ouverts et des maisons closes. Ils commencent par offrir des cartes transparentes et finissent par devenir directeurs de quelque chose. Ils commencent par le modeste bonneteau avec trois cartes seulement, et, d'avancement en avancement, finissent par le jeu des grands cercles avec 64 cartes (32 sur la table et 32 dans leur manche).

Leurs femmes, pendant ce temps, dans l'ombre du ghetto, s'occupent de divers travaux de dames, assez mystérieux.

On fait aussi de la politique, dans le quartier Saint-Gervais... Pour la propagande, on fabrique certaines médailles d'argent, et même d'or, à l'effigie de Napoléon, ou bien de Louis-Philippe, ou encore de Léopold, roi des Belges; après quoi, toujours par la propagande, on s'efforce de lancer ces médailles dans la circulation.

Il y a aussi, dans certains sous-sols, des laboratoires où s'élaborent d'autres cuisines: confection de bombes pour l'exportation.

Il est bien rare que ces bombes fassent du bruit en France, du moins pour l'instant.

Mais attendez un peu que nous ayions une guerre, ou une Révolution, ou une Commune, enfin, une de ces circonstances où les gens malins peuvent travailler: les conquérants du quartier Saint-Gervais vous montreront qu'ils sont un peu là.

Les moins fortunés de la tribu font quelques affaires avec l'hospice de l'Hôtel-Dieu.

Les colons du quartier Saint-Gervais sont certains d'être toujours bien accueillis dans cet établissement, où, parmi le personnel médical, ils comptent de nombreux et excellents compatriotes.

Presque tous les billets d'admission à cet hôpital leur sont réservés. C'est justice, d'ailleurs, car ils apportent avec eux une collection de maladies exotiques dont la moindre est la conjonctivite granuleuse, une collection remarquable d'acarus dont celui de la gale est le moins perceptible à l'œil nu.

Ces billets d'admission sont aussitôt revendus aux goym, qui, massés devant la porte, attendraient vainement leur tour s'ils n'avaient pas à compter sur la bienfaisance israélite.

Il en est de même pour les bons de bains... Que diable voulez-vous qu'un colon de la rue des Ecouffes fasse d'un bon de bain, s'il ne le revend pas immédiatement?

Allez faire un petit tour dans le quartier Saint-Gervais. Vous passerez là une heure sans entendre parler français, sans voir une figure de truand parisien dans cette cour des miracles, qui est devenue une cour étrangère.

Et lorsque, revenu dans la rue de Rivoli, vous vous trouverez de nouveau en contact avec nos braves camelots, qui vous marcheront sur les pieds et vous traîneront, pour s'excuser, de « fourneau » et de « ballot », je vous promets que vous trouverez à ces compliments un certain plaisir.

MOWGLI.

Nos Lecteurs causent...



Monsieur,

Vous avez pu lire dans tous les journaux la dernière circulaire de M. Caillaux, réservant aux Préfets les nominations et mutations de fonctionnaires.

S'agit-il de tous les fonctionnaires sans exception, même de ceux dont les nominations sont l'apanage des Ministres ou simplement de quelques fonctionnaires? Alors lesquels? La circulaire ferait bien d'être plus explicite sur ce point.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas possible que cette circulaire ne soulève de tous côtés de vives et justifiées protestations.

Comment! c'est un Préfet, c'est-à-dire l'homme ligue non pas du Gouvernement mais du Ministre en fonction qui deviendra l'arbitre de l'avenir des fonctionnaires? Jamais, même sous l'Empire on ne vit pareil abus de pouvoirs!

Cette circulaire n'indique-t-elle pas nettement aux fonctionnaires qu'ils doivent *avant tout* faire de la politique? Naturellement, celle de leur député d'arrondissement.

Quant à la fonction, elle passe au second plan. Un fonctionnaire qui voudra obtenir de l'avancement devra faire de la politique; ensuite, et s'il en a le temps, s'occuper de son métier. Si ce n'est pas cela, détrompez-nous vite. Il faut que nous sachions à quoi nous en tenir.

Il faut le dire surtout aux contribuables et qu'ils sachent pourquoi ils peuvent être mal servis; il faut aussi le répéter aux fonctionnaires pour qu'ils n'ignorent pas que plus que jamais l'arbitraire et le favoritisme sont les deux règles qui président à l'avancement.

Veuillez, etc.

LÉONCE FARGEAS.

Où allons-nous ?

Le volume contenant les réponses à notre enquête sur la fin du régime abject paraîtra prochainement.

Pour éviter tout malentendu, nous croyons devoir prévenir nos correspondants que nous laisserons leur signature au bas de leurs lettres, sauf, bien entendu, dans les cas où ils nous auraient demandé de ne pas les publier.

LE RÉVEIL !

DEUX LETTRES

Les fêtes régionalistes de Bourges, dont notre ami, le sculpteur Jean Baffier, a si heureusement pris l'initiative, ont obtenu, comme on devait s'y attendre, le plus vif succès.

Nous avons plaisir à publier la traduction de la très belle lettre que le maître Frédéric Mistral, président d'honneur des fêtes, écrivit à leur organisateur :

Maillane (Provence), 23 janvier 1911.

Mon cher Baffier,

Je m'associe, d'âme et de cœur, à tous les généreux efforts de la Fédération Régionaliste Française et à sa décision de convoquer à Bourges, au centre des Gaules, un grand Congrès régionaliste.

Je suis persuadé que, sous la direction de l'apôtre vigoureux, du franc patriote, du bel artiste que vous êtes, la manifestation de Bourges ne pourra être que magnifique — et la splendeur de la vraie France, la France terrienne, provinciale et populaire, va y éclater aux yeux de tous.

La centralisation, tout le monde le reconnaît, a donné en bien et en mal, tout ce qu'elle pouvait produire ; mais, trop tendue, la corde va se rompre. Tout flux a son reflux : c'est l'éternelle loi du mouvement, de l'évolution, c'est-à-dire de la vie ! Or, le moment est inéluctable. Si la nature a horreur du vide, comme on disait jadis, il est fatal que les vieilles sèves, que les éternelles sèves, contenues dans le sol gaulois, bouillonnent à cette heure, cherchant à rejouir pour combler les abattis d'un nivellement stupide.

Le plus beau de tous les livres, grand livre à la portée de tous, c'est le pays que nous habitons. Au lieu de l'en détourner vers de décevants rivages, il faut apprendre au peuple à y lire son histoire, à y révéler ses ancêtres, à y voir la beauté du territoire qui l'entoure, à y comprendre et respecter les monuments de son passé, à y goûter le charme de ses traditions ethniques, de ses coutumes, de ses costumes, à conserver enfin ces idiomes maternels dans lesquels revit l'âme de ceux dont nous sortons — et qu'on n'a pas le droit de détruire par l'école.

Toutes ces belles choses, mon cher et excellent Baffier, vous les savez, vous les aimez, vous les pratiquez aussi bien que moi et nous en vîmes tous la preuve dans les savoureuses lettres que vous écrivez parfois, en parler berrichon, aux paysans de votre Berri.

Je vous laisse donc la parole et, au nom de la Provence et de notre Félibrige, je m'unis joyeusement à la joie et au succès de vos très nobles fêtes !

A vous et au Berri
bien cordialement,

F. MISTRAL.

De cette belle page, n'est-il pas imprévu, amusant et émouvant de rapprocher la lettre suivante ?

Le poète Mistral et le polémiste Gohier communient dans le Berry, dans l'amour du sol français :

19 avril 1911.

A Jean Baffier, vice-président
de la Fédération régionaliste.

Mon cher Jean Baffier,

Je suis ardemment avec vous dans tout ce que vous ferez ou tenterez pour la résurrection de la vieille France.

Je vous l'écrivais l'été dernier, au moment des belles fêtes de Saint-Satur : « Il faut à tout prix ressusciter la vie provinciale et les organisations régionales, si l'on veut sauver la France. »

Déjà, la capitale est aux mains de l'ennemi ; Paris est une ville cosmopolite où l'insolence des étrangers croît chaque jour, où les Français sont en butte aux outrages et aux usurpations de toutes sortes, où les espions, les aigrefins, les nihilistes, les proxénètes, les gens tarés de l'Europe entière apportent leur pourriture, prêchent audacieusement le mépris de tout ce que nous admirons et la haine de tout ce qui nous est cher.

Il faut que la France reprenne Paris sur les Juifs, sur les Métèques, sur les envahisseurs, comme elle l'a repris jadis sur l'Anglais, sur l'Espagnol, sur la Commune.

Nous, Français, de Paris, nous crions à la France : au secours !

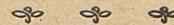
L'œuvre que vous entrepenez, mon cher Jean Baffier, fait partie de la campagne nécessaire. Mais n'y parlez pas trop de paix ; c'est une campagne de guerre ; c'est une bataille pour la patrie et pour la race.

Refaisons donc le Berry, d'où viendra peut-être encore la délivrance.

A vous de cœur,
Urbain GOHIER.



Au Cinéma



Les « Dessous d'un tutu ».

Dans un des plus amusants numéros de l'*Œuvre*, Gustave Téry a raconté naguère comment on devenait maîtresse de ballet sous la Troisième République, et quel genre de titres il fallait invoquer pour forcer les portes de notre Académie nationale de musique.

Nos lecteurs n'ont pas oublié par quels arguments l'étrange commandant Vert, protecteur de Mlle Stichel, soutenait la candidature de cette intéressante demoiselle. Dans une lettre aux directeurs de l'Opéra, il protestait contre les allégations malveillantes des concurrents de Mlle Stichel, qui se plaisaient à la représenter comme la plus vertueuse des personnes du sexe. « *C'est une infâme calomnie !* » s'écriait avec indignation le brave commandant Vert, et il le répéta si éloquemment qu'il finit par gagner la cause de sa protégée.

Mais l'article de Gustave Téry a eu cette fâcheuse conséquence que Mlle Stichel a dû résigner ses fonctions et céder la place au maître de ballet russe, M. Clustine. (C'est, sans doute, pour donner une première satisfaction au directeur de l'*Œuvre* que M. Clustine a commencé par faire allonger les tutus.)

Est-il besoin de dire que nous ne connaissons

pas Mlle Stichel, que nous ne l'avons jamais vue, et que nous n'avons pas eu le moins du monde l'intention de lui chercher une querelle personnelle? Il ne s'agissait, pour nous, que de verser à notre dossier du fonctionnarisme un document curieux et suggestif. L'article de Gustave Téry n'était destiné qu'à montré par un nouvel exemple, tout comme notre *Bottin du favoritisme*, quels chemins il convient de prendre pour « arriver » sous le présent régime.

C'est bien ainsi, sans doute, que l'a compris Mlle Stichel, car, pour donner plus d'éclat à cette leçon de choses administratives et chorégraphiques, elle intente un procès à *l'Œuvre*.

Félicitons de son attitude l'ancienne maîtresse de ballet de l'Opéra : tant de ministres, de sous-ministres, de Q. M., de favoris et de favorites, dont nous racontons ici chaque semaine les méfaits ou les exploits, n'ont jamais eu le courage d'en faire autant!

Mais que Mlle Stichel ne se désole pas outre mesure : sous ce régime, les danseurs peuvent prétendre à tout, et, en cherchant bien, on n'aura pas trop de peine à lui trouver quelque part une bonne place de calculateur...

Pas mal, et vous?

Voulez-vous savoir ce qu'on pense en Allemagne de notre littérature dramatique? Voici :

« Pour moi, je n'ai jamais cru à la supériorité du théâtre français. La comédie moderne des Français reflète leur vie, leur monde ; c'est le tableau frappant de leur décadence moderne et de leurs mœurs pourries.

Les héroïnes appartiennent toutes plus ou moins au demi-monde et leurs maris sont toujours ridicules. Voilà ce qu'on propose comme modèle à notre art, qui, plus que tous les autres arts du monde, poursuit un but élevé, idéal, réformateur, qui veut résoudre des problèmes et qui est rempli de pensées élevées. »

C'est un littérateur prussien qui parle.

Il oublie d'ajouter que la plupart des pièces, où l'on trouve cette complaisante peinture des « mœurs pourries », ont pour auteurs des Juifs allemands.

Ceux qu'on poursuit.

La Patrie est poursuivie pour publication de « fausse nouvelle ». Il est d'abord hors de doute qu'en annonçant l'incident de Lunéville, notre confrère était de très bonne foi. Il n'est même pas établi que son information ne correspondait à aucune réalité.

Nous faudra-t-il revendiquer la « liberté de l'erreur »? La « vérité » n'est qu'une approximation ; elle exige une lente et délicate mise au point. Elle se dégage d'informations, qui sont parfois contradictoires et partiellement erronées. Un philosophe humoriste ne serait même pas très loin de la vérité en la représentant comme une synthèse d'erreurs, qui se rectifient mutuellement.

Ajoutons qu'il y a souvent une vérité officielle, qui est toujours un mensonge. Est-ce celle-là seule que les journaux d'opposition auront le droit de publier?

Dans le cas de *La Patrie*, la « vérité » n'est,

hélas ! que trop facile à discerner. Il ne s'agit que de donner à l'empereur Guillaume un nouveau gage de servilité.

Ceux qu'on ne poursuit pas.

Des poursuites ont été décidées contre « inconnu », le voleur de la *Joconde*.

« Inconnu » s'en fiche d'ailleurs complètement.

Pourquoi ne poursuit-on pas également le voleur du chef de Saint-Martin de Soudeilles, qui, lui, est très « connu » ?

Mais le « connu » s'en fiche autant que l'autre.

Si le voleur de la *Joconde* était Q. M. et s'appelait Delmas, voulez-vous parier qu'il serait parfaitement sûr de l'impunité ?

Comme on se retrouve !

M. Perrichon collabore quelquefois au *Temps*. C'est ainsi qu'il y écrivait, l'année dernière, dans le numéro du 7 septembre :

« Entre Français, on est toujours heureux de se rencontrer soit sur la terre étrangère, soit sur le territoire national. »

Il est vrai que le territoire national est tellement encombré de Juifs et de métèques !



Communiqué

Port Argentine Great Central Railways.

Rappelons que le 20 courant aura lieu en France et en Angleterre l'émission de 165.000 obligations 5 % or, 1^{er} hypothèque de The Port Argentine Great Central Railways (Compagnie de Port Argentine, chemin de fer « Grand Central »).

Ces obligations sont de 20 £ ou 505 francs, remboursables par tirages annuels à partir du 1^{er} juillet 1915, rapportant 25 fr. 25, sans impôts, payables par semestre les 1^{er} janvier et 1^{er} juillet.

Le gouvernement argentin est intéressé à l'affaire comme gros actionnaire suivant les clauses de la loi de concession ; il s'agit donc dans l'espèce d'une véritable entreprise gouvernementale, dont l'exécution est confiée à une Compagnie privée solidement appuyée, et organisée pour réaliser son programme dans les conditions les plus avantageuses.

Le prix d'émission des obligations de la Port Argentine Great-Central Railways est de 462 fr. 50, jouissance du 1^{er} juillet 1911, payable 62 fr. 50 en souscrivant, et 400 francs du 25 septembre au 5 octobre.

Les demandes sont reçues à la Banque Alsacienne de Paris, 366, rue Saint-Honoré ; dans les agences des Etablissements de crédit ; chez les agents de change et banquiers, et servies dans l'ordre de leur arrivée. Il n'y aura pas de répartition.

La cote aux Bourses de Paris et de Londres sera demandée.

(Publications légales au Bulletin annexe du *Journal officiel* des 12 et 19 juin 1911).

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON
ET A LA MÉDITERRANÉE

EXPOSITION INTERNATIONALE de TURIN

Trains spéciaux, 1^{re}, 2^e, 3^e classes, à marche rapide
Réduction de 70 à 80 % suivant la distance.

La Compagnie P.-L.-M. mettra en marche, à l'occasion de l'Exposition de Turin, neuf trains spéciaux pendant le mois d'octobre :

1^o Les 7, 14, 21 et 28 octobre, au départ de Paris (délivrance des billets à prix réduits pour ces trains, dans toutes les gares du réseau, à partir des 23 septembre, 1^{er}, 8 et 15 octobre pour les trains au départ de Paris. Nombre limité de places dans les trains des 7 et 21 octobre).

2^o Les 10 et 23 octobre, au départ de Saint-Etienne et de Lyon (nombre limité de places. Délivrance des billets à prix réduits dans toutes les gares du réseau, à partir des 25 septembre et 8 octobre).

3^o Les 6, 13 et 20 octobre, au départ de Marseille et de Cette (délivrance des billets à prix réduits, dans toutes les gares du réseau, à partir des 23 septembre, 1^{er} et 10 octobre. Nombre de places limité dans les trains des 6 et 13 octobre).

La délivrance des billets cesse la veille du jour du départ du train à midi.

Retour, au gré des voyageurs, par tous les trains du service régulier dans un délai de 20 jours.

Toutes les gares des réseaux de l'Est, de l'Etat, du Midi, du Nord et d'Orléans délivrent également des billets à prix réduits pour ces trains spéciaux.

Les voyageurs des lignes non desservies par les trains spéciaux pourront les rejoindre aux gares d'arrêt en utilisant les trains du service ordinaire.

Collection complète de L'ŒUVRE

Année 1909	20 francs
Année 1910	12 francs

L'ŒUVRE envoie tranco la collection complète pour 25 francs.



Demandez à L'ŒUVRE :

BROCHURES A 25 CENTIMES

Têtes,	par URBAIN GOHIER
Oraisons Funèbres,	par URBAIN GOHIER
Serai-je obligé de vous tirer la barbe ?	par GUSTAVE TÉRY

BROCHURES A 15 CENTIMES

Le Président, son Fils et Lanes, (50 ^e mille)	par GUSTAVE TÉRY et ROBERT DE JOUVENEL
--	---

BROCHURES A 10 CENTIMES

La Tribu Chaumié,	par GUSTAVE TÉRY
La Tribu Chautemps,	par ROBERT DE JOUVENEL
Le Parlement contre la Nation,	par R. DE JOUVENEL et G. TÉRY

La Femme et l'Enfant,

par URBAIN GOHIER

Les Bêtes,

par URBAIN GOHIER

Chaque volume envoyé franco : 1 fr. 50

Nos bons Apôtres

COMÉDIE EN 3 ACTES

Le volume : 1 franc.

par GUSTAVE TÉRY



Paraitra très prochainement :

LA FIN DU RÉGIME ABJECT



Où allons-nous ?

Un gros volume contenant toutes les réponses à l'enquête de *l'Œuvre* sur le prochain régime.

Prix du volume par souscription : 5 francs

On trouvera un Bulletin de Souscription en tête du présent numéro.



Le Gérant : GARDANNE.

Imp. spéciale de *l'Œuvre*, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris